

## 9. 1994-1996, ANNI FELICES

### 9.1. 1994 , ANNUS FELIX .

#### 9.1.1. SINGAPOUR, ICR'94 ;

L'année 1994 commença par un tour du monde avec deux étapes majeures San Diego et Singapour où se tenait ICR'94. John Amberg me dit : « *They will try to eliminate you* ». J'étais en effet le délégué de la Société Française de Radiologie à l'Assemblée Générale de l'ISR ; On l'aura compris, je ne vais jamais dans une place étrangère sans raison officielle et je donne habituellement une conférence et/ou des communications scientifiques. En l'occurrence, je présentais trois travaux du service. Singapour n'était pas remise de la crise économique consécutive à la guerre du Golfe et nombre de boutiques étaient fermées ou désertées. ICR'94, quoi que très bien organisé, était lui déserté de ses congressistes espérés et Felicity Tan me confia sa déception. Maurice Tubiana était malade et ne vint pas au congrès faire le bilan négatif de sa présidence. Indiscutablement, mon absence pendant plus de trois ans n'avait pas été compensée. Les fielleux français avait monté une combinaison pour m'éliminer d'un retour positif dans le Conseil exécutif de l'ISR. Cependant qu'il proposait le Toulousain Claude Manelfe pour occuper le poste dévolu à la radiologie nationale, je déclarai ma candidature. Lenny Tan qui devenait président de l'ISR souhaitait mon retour. Une courte altercation s'ensuivit. Elle fut arbitrée par Joseph Marasco qui voulait impérativement mon retour pour deux raisons : mon expertise mais aussi

empêcher que la dotation d'Antoinette Béclère ne fût rapatriée en France, ce qui était le but de la tentative de manipulation du Centre Antoine Béclère qui avait quelque raison de se méfier de moi. Je connaissais parfaitement les motivations d'Antoinette qui s'en était ouvert à moi jusqu'avant mon départ pour San Diego en 1980. Séduite par Walter Fuchs qui, par ailleurs, mettait un terme à sa carrière internationale à Singapour, son désir était de doter l'ISR d'une centaine de milliers de francs Giscard pour l'expansion de sa politique africaine qui ne fut en aucun cas gérée par les radiologues français qu'elle méprisait à quelques exceptions près. Ces derniers, paralysés par la présidence hypotonique de Tubiana, oublièrent que le Centre était depuis sa fondation dédiées aux relations internationales. L'on sait que c'est en partie à cause des confidences que m'avaient faites Antoinette que j'eus l'idée de faire venir un ICR à Paris en 1989.

### 9.1.2. PARIS, I.S.R, CENTRE ANTOINE BECLERE.

L'une des premières décisions que je pris fut d'inviter les leaders de l'ExCom à visiter le Centre Antoine Béclère. Ils furent impressionnés. À l'exception de mon ancien chef de clinique, Jean Victor Raust qui assurait les fonctions de secrétaire général adjoint, les administrateurs du Centre boycottèrent la réunion. Mon but était très simple et je l'accomplis en un tournemain. Je voulais que cet argent servît à honorer le nom d'Antoine Béclère et de Fuchs. La plus grande distinction, honorifique de l'ISR devenait la Béclère Medal, la Béclère Lecture et la Fuchs Lecture, toutes les trois attribuées à chaque ICR par un comité international ad hoc à des personnalités marquantes de la Planète.

À Paris, je revivais après deux années difficiles liées à la lenteur de la promotion de mes élèves et collaborateurs. Olivier Hélénon était nommé professeur des Universités avec un an de retard. Le recrutement de Karen Kinkel et de Philippe Melki renouvelait mon corps de chef de clinique. Joël Chabriais continuait de guider des travaux essentiels sur l'analyse factorielle des structures dynamiques qui donnait un regard nouveau sur la pharmacodynamique. Trois posters avaient été honorés à Chicago de cum laude awards et d'un certificate of merit. Un troisième échographe, de marque Hitachi, avait été installé dans l'unité d'ultrasonographie.

#### 9.1.3. BOSTON, MASS, USA, AUR'94;

À Boston, au congrès annuel de l'Association of University Radiologists, j'eus une discussion passionnante avec les quatre américaines qui promouvaient l'imagerie de la femme aux Etats-Unis; elles avaient appris le recrutement de Karen Kinkel et elles se réjouissaient d'avoir un allié européen pour soutenir leur combat contre le machisme de nombre d'uroradiologues; le problème était d'intégrer la sénologie dans un cursus lombo-pelvien! Seul Necker y était prêt, suivi d'un collègue de Montpellier.

#### 9.1.4. SAPPORO, HOKKAIDO, JAPON, WFUMB'94..

En juillet, Je me rendis à Sapporo pour le congrès de la World Federation of Ultrasound (WFUMB). Le gynécologue Roger Bessis m'y accompagnait. Nous rencontrâmes Michel Lafortune de Montréal et nous lui proposâmes de militer avec nous pour poser la candidature de Paris à l'organisation du prochain congrès mondial. Les Italiens étaient également candidats et le gagnèrent. Je lui demandai s'il serait d'accord pour s'associer aux

opérations de télémédecine que j'envisageais pour 1995. Sapporo, ville principale de l'île d'Hokkaido, est fameuse pour son industrie de la bière et la beauté de ses femmes illustrée par les estampes d'Utamaro. Je sympathisai avec le représentant japonais de la firme Hitachi, Monsieur Hosoya. C'était un grand amateur de karaoké. Je l'étais devenu à la suite de mes longues vacances de l'année précédente au Club Med de Phuket.

#### 9.1.5. TOUR DU MONDE, VIA TOKYO, AUTOMNE 1994

##### 9.1.5.1. TOKYO, JAPON.

En octobre, je fis un nouveau tour du monde pour me rendre à Christchurch, en Nouvelle Zélande au congrès australasien de radiologie. En route vers l'Australasie, je fis un stop à Tokyo. Je voulais discuter avec Tokuro Nobechi des relations avec la Chine populaire. Des amis français voulaient que j'use de mon influence pour dissuader l'ISR d'organiser ICR'96 à Beijing du fait de son irrespect des droits de l'homme. La réponse de Nobechi fut claire et nette. *« Les Chinois n'ont jamais respecté les droits de l'homme. Nous le savons, nous qui avons été en guerre avec eux. Ils mettront très longtemps avant de les respecter. En attendant la Chine existe et il faut commercer avec eux. L'ISR doit aller à Beijing. »*

##### 9.1.5.2. CHRISTCHURCH. NOUVELLE-ZELANDE,

Les Australiens prenaient les Néozélandais pour des bouseux. Eux ne manquait pas d'évoquer l'épisode du Rainbow Warrior, ce à quoi je leur opposais la victoire du XV de France l'année précédente lors d'un test match historique. Le temps était froid et brumeux. J'ai gardé

le souvenir d'une merveilleuse promenade dans le jardin botanique où explosaient les plus grands rhododendrons que j'ai jamais vus. Je m'arrêtai à Nouméa pour faire connaissance avec la place où j'envisageais de faire une expérience de télémédecine l'année suivante. Ma dernière escale était Melbourne où je rencontrai mes amis Rippert pour la dernière fois.

## 9.2. 1995, ANNUS MAGNUS

### 9.2.1. WASHINGTON D.C. & SEATTLE, JANVIER 1995 ;

L'année 1995 fut l'annus felix par excellence. Elle commença par l'invitation qui me fut faite d'accomplir un visiting professorship à Washington à l'illustre Allied Forces Institute of Pathology où je donnais deux conférences sur le doppler rénal et l'imagerie parathyroïdienne. Je les répétai à Cornell University à New York et au University Hospital de Seattle.

L'invincible armada était là, piaffante, lancée à la conquête du monde. Pratiquement, mes collaborateurs et collaboratrices étaient déjà nationalement connus et la plupart avait présenté au moins un travail international en premier auteur, souvent en anglais. J'avais réussi à occuper personnellement par délégation une place privilégiée dans toutes mes entreprises, y compris les plus folles. J'avais une vraie équipe hiérarchisée dans la souplesse, la clarté, l'honnêteté et l'ordre. Une vision aristocratique ne me faisait pas peur. Après tout, j'avais vibré à la lecture des exploits des chevaliers la table ronde avec Lancelot et Perceval, les Trois mousquetaires entre Richelieu et d'Artagnan avec Milady interprétée par Mylène Demongeot, du comte de Monte-Cristo et

l'abbé Faria, Fanfan la Tulipe par Gérard Philipe et Gina Lollobrigida, Biggles, Tintin et Simon Templar.

Mon premier assistant, Joël Chabriais, praticien hospitalier temps plein, s'était émancipé dans l'univers de l'informatique médicale, mais sans position universitaire. On m'avait fait attendre un an de trop pour nommer un soi-disant pas mûr Olivier Hélénon au rang d'adjoint Professeur des Universités-Praticien des hôpitaux. L'on avait joué avec mon pronostic vital, en me refusant en 1993, l'hospitolo-universitaire qui m'était indispensable pour me décharger de la gestion de mes fonctions nationales. Nul ne pouvait disconvenir de cette nécessité, alors que j'avais atteint l'âge de 55 ans et que mon parcours répondait au cahier des charges de la haute fonction publique. Le problème venait de ce qu'on ne pouvait plus créer de poste à la demande en tenant compte d'abord des besoins. L'innommable ânerie qu'était le système de l'enveloppe et le rendu-budgétaire fut imposée aux structures hospitalières par Rocard, à partir de la guerre du Golfe, sans nuances et comme un corset de fer. Il fallait maintenant déshabiller un Paul déjà dépenaillé pour habiller un Pierre étriquée en slip et sockets. Le doyen Even, qui avait dû faire face à la montée de la radiologie de Boucicaud-Laennec, n'avait tout bonnement plus de place pour moi. L'année précédente, à l'occasion de la procédure du renouvellement quinquennal des fonctions de chef de service, il était clair que si je n'avais pas satisfaction, je serais dans l'obligation non pas de présenter une demande de démission pour qu'on me la refuse, mais de démissionner point/barre. Gilbert Flatrès me racontera qu'il avait croisé Jean-Pierre Grünfeld, réélu à la présidence de CCM et dont j'étais l'adjoint chargé de l'imagerie, l'air concentré et tourmenté :» *il faut que je trouve un moyen pour nommer Hélénon* », lui aurait-il

dit d'une voix est plus grave, alors qu'à l'évidence, il n'en voyait pas. Finalement j'appris que le poste à créer résultait est de la fusion de trois postes de chef de clinique prélevés sur les effectifs des trois chefs de service de radiologie du CHU. Héléron fut non nommé sur son poste de chef, soit une opération blanche pour mon staff qui avait besoin d'être étoffé, une baisse pour la richesse de la radiologie française et une aberration supplémentaire à mettre au débit de la maîtrise comptable de dépenses de santé sur l'exemplaire service le plus « *cost-effective* » de l'AP-HP. Très élégamment mon collègue des Enfants malades — Le même qui m'avait dit lors de l'inauguration du service « *Tu comprends bien que si on l'avait su, on n'aurait jamais accepté qu'une telle opération se fasse!* » — me fera savoir que « *la nomination d'Héléron nous aura coûté très cher!* ». Merci, chers collègues qui prenez tant de plaisir à être complices une perversité que naturellement vous vouez à haute voix aux gémonies! « *Nous avons perdu le pouvoir!* », geignent-ils.

Ce combat — malgré tout à happy end — ma plongea dans une immense fatigue faisant évoquer 1993, un « *yuppies syndrome* » tant j'étais surmené; nu sur la balance, je pesais le quintal; la migraine était là tous les matins; même le tout récent Prozac n'euphorisait pas mes jours; mes tranches de nuit faisaient plus de place à la rumination qu'au sommeil réparateur. J'ai décidé d'aller me soigner au Club Med de Phuket. Ce voyage en Thaïlande sera le seul de la décennie sans implications scientifiques associées. Pendant trois semaines de rêve, je vécus dans la seule compagnie de la clientèle asiatique et australienne du village; j'appris à chanter sur un écran de karaoké.

Depuis ma prime enfance, ma mère me chantait Théodore Botrel — « *La maman du petit homme lui dit un matin...* » —, Paul Péri — « *Tu as les yeux couleur pervenche,*

*tu sens bon le jardin mouillé...* »—, Suzy Solidor — » *A nature boy...*»— , aussi bien que les comptines ancestrales —«*Il était une dame tartine...* »—, La chanson m'a toujours accompagné dans l'heur et le malheur, pour m'en réjouir ou me faire supporter ce dernier. Gueuler ma haine avec Juliette Greco, pleurer les espoirs soirs avec Edith Piaf et Jane Lapotaire, mourir de sentiments avec Jacques Douai et Françoise Hardy, clamer son ambivalence avec Aragon et ses trois thuriféraires Léo Ferré, Jean Ferrat et Hélène Martin, voyager avec les voix québécoises et irlandaises, Léonard Cohen et Charlebois, prier avec Louis Armstrong, Ella Fitzgerald et Mahalia Jackson, sangloter de bonheur avec Cora Vaucaire et Barbara, flirter avec Georges Brassens et Jane Birkin, frissonner avec Serge Reggiani et Charles Dumont, paillarder avec les Quatre Barbus et Serge Gainsbourg, américaniser avec Véronique Sanson et Claude Nougaro, se fendre la gueule avec Jacques Dutronc et Les Frères Jacques, se marrer avec Marie-Paule Belle et Michel Simon, fantasmer avec Bernadette Laffont et Bobby Lapointe, naturaliser avec Nino Ferrer et Pierre Perret, trioler avec Berger, Balavoine et France Gall, guerroyer avec Jacques Brel et Boris Vian... Qui se souvient de la chanson de Charles Trenet en hommage aux chanteurs du music-hall d'après-guerre n'a qu'une vision partielle du spectre francophonomaniaques de mon répertoire. Il faut l'élargir aussi aux Quatre Guaranis, à Maria Casarès, aux Beatles, aux Beach Boys, Brenda Lee, Janis Joplin, Ray Charles, Fats Domino, Ivan Rebroff, Oum Kalsoum... La liste ne sera jamais limitative.

Il ne faut pas attendre à une pléiade du soir de titres francophones dans un karaoké asiatique. J'ai reçu une fois une rose offerte par une Japonaise d'un autre âge parce que j'avais chanté « L'Hymne à l'amour », seul air français disponible dans ce coin d'Australie. Je sus

m'adapter à la stupide version anglaise des « Feuilles mortes », au Brel du « Plat pays », au Paris de Francis Lemarque. Mais les grands succès furent ceux qui me propulsèrent au rang de star dans les réunions scientifiques à programme social libre, La « Bamba » et dans « Let it be ». Je les avais chantés à Sapporo dans un club où j'avais entraîné loin du lieu du congrès WFUMB'94 une quinzaine d'échographistes sur aptes à se distraire en pintant des Asahis et du saké. Il y avait là une Italienne que je retrouvai quelques temps plus tard à Naples, lors d'un congrès national d'échographie, et qui m'invita à chanter. Il y avait un quintette de jazz, ce qui m'inspira un scoop en matière de karaoké live. J'ai un faible pour « La Chanson du scaphandrier » que chantait si bien Eddy Constantine du temps de Lemmy Caution. Je demandai le la au flûtiste, leur fait répéter les huit notes de la séquence musicale, instrument par instrument, et de la mémoriser. « *Mets ton habit scaphandrier... PA PA PA PA PA PA PA PA* ». La symbiose se fit sans difficulté j'ai pu chanter accompagner à l'unisson ce petit bijou d'humour doux-amer de Jean-René Caussimon sur une musique de Léo Ferré. On y prit du plaisir. Peu de gens était apte à comprendre les paroles – le temps n'est plus les italiens cultivés étaient meilleurs francophones que les français – mais ils aimèrent le moderato cantabile de la présentation. J'aurais l'occasion de refaire ce numéro dans une toute autre ambiance à Pékin, dans un karaoké club sans électronique, avec un seul flûtiste chinois comme accompagnateur, avec une émotion partagée avec Monsieur Hoshoya de chez Hitachi, éternel complice de mes périple asiatiques, grand amateur de karaoké et de shabu-shabu.

J'avais aussi cette année-là trois chefs de Clinique de choc, Xavier Belin, Philippe Melki et Karen Kinkel, chacun à la tête de projet bien ficelé et déjà occupés à

former des élèves. Élisabeth Attlan était à Corentin Celton. Jean-Michel Corréas finissait son parcours initiatique de chercheurs patentés chez *Sonus Pharmaceuticals* dans la banlieue de Seattle. J'avais cinq attachés-consultants, d'autres attachés non titrés mais tous traités avec égards, François Cornud, « Rino » Ramella, Corinne Szwagier-Uzzan, Liliane Rotkopf, Liliane Dumontier, Olivier Boëspflug, Claire Matuchansky, Hélène le Guern qui nous apportait l'air de la ville et de la province ainsi que l'esprit œcuménique, si important dans l'éducation des internes. Juan-Manuel Vinas faisait le joint avec la médecine politique au ministère de la Santé.

J'avais également *–last but not least–* des attachés à onze vacations hebdomadaires, tous d'origines étrangères mais tous assimilés. Hélas, je n'avais pas pu titulariser Mourad Souissi, malgré l'unanimité sur sa compétence irréprochable et son irremplaçabilité. Tunisien de naissance, neveu d'un ancien président du conseil de Bourguiba, naturalisé français, l'un des mousquetaires de Boucicaud qui n'avait pas d'autres ambitions nobles que celle d'être capitaine et non pas calife à la place du calife, allait devoir retourner dans son pays natal, solution forcément négative pour Necker, mais positive pour son pays comme pour lui. Du coup, son alter ego apparent, en fait complémentaire, Khaled Hamida prendra du galon. J'essayerai en vain de le titulariser PH plein-temps à Necker. J'ai désolé que ces deux parfaits français arabophones, soient en butte à l'aveuglement des extrémistes – et très nombreux jocrisses du centre politique gauche droite. Un soir, je vis arriver un homme terrifié me rappelant soudain les condamnés à mort à brève échéance en 1958 dans la Mitidja. Ahmed Khairoune, un Algérien d'une grande droiture, musulman pratiquant mais non sectaire, aimé et respecté de ses collègues

normands, breton, parisiens, juifs, creusois, méridionaux du service, antillais, se trouvait obligé de retourner becif et fissa dans son douar d'origine, expulsé sans autre forme de procès. Il ne se faisait aucune illusion : il aurait droit ou sourire kabyle dès son atterrissage à Alger. Dès lors, je me mobilisai de plus en plus violemment, en allant témoigner viva voce de l'aberration nationale, lors d'une réunion tenue à l'Unesco et où était présente Madame François Mitterrand, aussi digne que silencieuse. C'était l'époque de la pire abjection raciste de la fin du siècle, que Jacques Chirac comme Lionel Jospin, arrivée aux affaires, essayeront de neutraliser, aidé en cela par le succès français au mondial de foot de 1998. Il en résultera une détente qui sauvera Ahmed Khairoune de son anti-exile et permettra à Khaled Hamida citoyen français marié à une cadre française et père de trois enfants français, ne plus avoir à me dire un jour de colère « *Votrepays* ». Mon nouveau pays qui est toujours le sien, maintenant qu'il est radiologue plein-temps à l'hôpital de Rodez.

J'avais eu la chance de recevoir des candidatures en provenance de pays qui ne relevaient pas de la source maghrébines. Il me faudrait faire l'éloge de Semeh Hanna, fleur de l'élite égyptienne copte d'une grande modestie et aux talents multiples. Il m'invita à faire partie de son jury de thèse de doctorat en médecine au Caire, en décembre, quand il faisait très froid la nuit. Il voulut me faire monter sur un dromadaire malgré mes réticences. Je basculai vers l'arrière lorsqu'il leva ses pattes avant de me retrouver projeté vers l'avant à la vitesse d'un obus quand il leva son imposant arrière-train. Le guide et Semeh n'eurent que le temps de faire un lit de leurs deux bras pour me recevoir en douceur après ma boucle complète ; j'étais passé de justesse moi à côté de la rupture du cou et de la petite voiture. À cette occasion, les Égyptiens, très désireux d'être consacrés

internationalement, voulurent m'honorer par une visite privée du musée du Caire, guidé par la conservatrice la plus titrée. Je n'échappai pas la question de savoir quelle momie de reine était l'objet de la plus grande fierté du musée ; bien entendu, le nom de Néfertiti, symbole statufié de la beauté absolue jaillit de mon gosier à la grande consternation de ladite guide ; le président Giscard d'Estaing, lui, avait su répondre d'emblée qu'il s'agissait de Nefertari, l'épouse de Ramsès II. L'autre Égyptien, Fadel El Rody, diplômé bruxellois adoré de tous, m'avait suivi depuis Boucicaut. Marié lui aussi avec une française, il fera lentement son chemin pour finir chef de service de radiologie de l'hôpital de Fontainebleau. J'aurais la chance de participer à la formation de radiologues libanais également considérés comme des assistants temporaires : Nabil El Helou et Lina Menassa. Un Syrien, Chakib Bacha, complétait l'équipe et œuvrait pour assister Olivier Hélénon.

Lors de mes voyages au Pérou, J'avais rencontré Jorge Vélasquez Pomar qui avait obtenu une bourse pour étudier la bactériologie avec Patrick Berche à Necker. Il s'était mariée juste avant son départ avec Anarosa Venegas Ratto qui voulait devenir radiologue. Elle inscrit certificat d'études spéciales de radiologie de Paris V, officiellement le diplôme interuniversitaire de spécialité ouvert aux seuls étrangers. Elle ne parlait pas le français à son arrivée. En quelques mois, elle obtiendra le premier certificat de radiologie et accouchera d'une petite Barbara dont ma femme sera la marraine. Je fus frappé par l'ardeur au travail de quatre stagiaires : Anarosa, la péruvienne, Abdelilah Smihi, le marocain, Rukhsana Begum, la bengalie, un Koweïtien dont le nom m'échappe, tous brillamment reçus. Anarosa sera la seule à passer plusieurs années en France, dont une année passée à Corentin Celton avec Élisabeth Atlan et une autre à Saint-Louis. À son pot de départ

pour le Pérou où l'on l'appellera « *La Francesca* », elle se verra offrir une panoplie de dessous galants cramoisis de chez Sonia Rykiel. Cela n'arrive qu'aux bien aimées des français! Smihi retournera au Maroc, Rukhsana émigrera au Canada, non sans m'avoir gratifié d'un « *I respect you* ». J'ai perdu la trace du dernier.

Je recevrai cinq années durant des manipulateurs de radiologie de nationalité thaïlandaise. Ils s'apparentaient plus à des radiographes anglais qu'à leurs collègues français. Le premier se dépassera en devenant titulaire d'un DEA d'imagerie médicale et en poursuivant une brillante carrière en France. J'ai gardé un souvenir ému de la délicieuse Ladawan, de l'hôpital de la Police de Cheng Maï; elle aurait tant voulu me conduire à son village natal perdu dans les collines à la frontière avec le Laos. J'aurais bien voulu déférer à son désir, mais c'était impossible. « *J'aurais voulu être médecin sans frontière, mais je ne supporte pas la chaleur...* », réplique Michel Blanc dans un film dont j'ai oublié le titre. Aventurier? Oui sûrement! Mais dans les villes seulement... « *Au fond, me dit un jour ma mère, tu n'es qu'un bourgeois!* ». Oui et non, mais j'avais passé l'âge de Fabrice del Dongo à la bataille de Waterloo. Le désastre de ma traversée du Niger au Togo en 1983 m'avait édifié sur mes capacités de devenir un autre Savorgnan de Brazza. Si Stanley devait rencontrer le Docteur Livingston Moreau, ce ne serait pas sur les rives du Zambèze.

### 9.2.2. KUALA LUMPUR, MALAISIE, AOCR'95.

Moi-même, j'avais fait une percée décisive en 1995. Mes actions internationales s'emboîtaient les unes les autres dans un jeu de Legos. Je pouvais me faire accompagner de mes collaborateurs. C'est ainsi que Karen Kinkel vint avec moi à Kuala Lumpur, en Malaisie, à

l'occasion de l'Asian-Oceanian Congress of Radiology. Elle présenta les travaux du service cependant que, moi, j'allai disputer une partie serrée avec l'ExCom de l'ISR. Une hécatombe marquait le destin de cette dernière en ce temps-là. Le Suisse Walter Fuchs venait de mourir soudainement d'une hémorragie cérébrale. Son compère, Joachim Burhenne de Vancouver qui avait la fonction de président-elect, l'avait précédé de peu dans la tombe. Comble de malheur, son successeur, Derek Harwood-Nash, brillant neuroradiologue de Toronto qui aurait dû planifier les aventures asiatiques à venir et qui plaisait à tous, venait de mourir brutalement à son tour. C'était donc une partie de poker serrée qui se profilait à Kuaka Lumpur. Curieusement, le successeur présumé de Derek, Anne Osborne de l'AFIP, ne nous avait pas rejoint sans donner d'explications.

La partie commença par une première donne dont l'enjeu était d'élire un président-elect. Je posai ma candidature et fus immédiatement contré par le trésorier Joseph Marasco et le secrétaire général finlandais Karl-Gustav Standerskjöld-Nordenstam. Les jeux étaient faits d'avance, je le savais : je fus donc battu par Joseph. Ils se retrouvaient en fait piégés, car je contre-attaquai sur le champ en posant ma candidature au poste de trésorier devenu vacant. Dans ce scénario de chaises musicales, ils avaient oublié que les statuts ne permettaient pas le cumul des fonctions de président et de trésorier. Wooopppps! Le trésor d'Antoinette Béclère ne se trouvait plus à Zürich mais à Washington D.C. et géré par l'American College of Radiology.

L'année précédente, lors de la réunion annuelle de l'ExCom à Chicago, durant l'été indien, nous avons eu à prendre plusieurs décisions graves pour l'avenir. La principale touchait le site à choisir pour la tenue

de l'ICR devenu biennal donc à programmer en 1996. Trois postulants s'affrontèrent. L'Inde pour New Delhi, tenace dans son espoir, toujours mené par Aggarwal, toujours handicapé par son passif politique, religieux, social, industriel, n'avait aucune chance. De même, fut éliminée l'Égypte, malgré tous les efforts de séduction de son leader El Melighi en direction de l'italien Dallas Palma et moi : la guerre du Golfe était trop récente et l'antisionisme trop militant malgré Sadate. Tout le monde voulait aller en Chine populaire avec un plus précisément, notamment la firme Siemens. On accepta donc le projet présenté par Dai Jin Ping, un neuroradiologue aussi pittoresques que futé, formé à l'imagerie à Harvard. En fait il avait été plus un sollicité compréhensif sous influence nord-américaine qu'un véritable demandeur. Puisqu'on le voulait, Il voulait bien se plier aux désirs de Tan mais il lui manquait le savoir-faire. Le bruit filtra à Kuala Lumpur selon lequel Anne Osborne était à Pékin au même moment, en train de s'appropriier le programme d'enseignement monopolisé par l'AFIP qu'elle dirigeait. C'était aussi me semblait-il également le désir de Lenny Tan, subjugué par l'aura charismatique de cette femme blonde, d'une certaine beauté avenante, image qu'elle avait su propager dans toute l'Asie orientale. Elle et son mari – officiant à Salt Lake City, capitale de l'Utah fondée par les mormons – pratiquaient avec ferveur cette religion. Celle-ci est spécialement attractive aux yeux des Asiatiques du fait de l'optimisme de la rédemption post-mortem de l'âme des pauvres pêcheurs du mal qu'elle promet, de ses compromis polygamiques et sa propension au mercantilisme. Je ne l'avais toutefois jamais rencontrée, sauf pour me faire poliment et conduire quand j'ai voulu incorporé deux de ses jeunes condisciples dans ICR'89 : pour elle, c'était une jean-foutrierie à fuir comme la peste. Il me fallait voir ça

de plus près, car à l'évidence l'ISR serait vite mise devant les faits accomplis, notamment l'exclusion de l'Europe occidentale.

### 9.2.3. BEIJING, RP DE DHINE.

Je n'ai pas trop mal à obtenir de l'ex comme l'autorisation de me rendre en Chine, malgré l'hostilité évident de Lenny Tan. Carl-Gustav me signa un ordre de mission en règle. Je me rendis à l'office central de la compagnie Malaysian Airlines pour acheter un billet d'avion. Il me fallait une lettre d'invitation d'une autorité chinoise reconnue pour que je puisse débarquer à Pékin. Je l'avais, mais pas spécialement celle qu'on attendait. J'avais emporté avec moi un dossier dans lequel figurait une invitation du président du congrès de l'Asian Federation of Ultrasound AFSUMB'95 à me rendre en Chine pour présenter mes travaux scientifiques en août prochain. Le comptoir n'y vit que du feu. Je pris donc l'avion première classe, ce qui me permit de descendre avec la première vague de voyageurs vers le contrôle de police. Dai et sa délégation voyageait en classe économique sur le même vol; il ne pouvait pas m'échapper. Il me fit passer la frontière, grâce à son autorité d'apparatchik. Je logeai au China World Hotel avec un programme de rendez-vous et de visites totalement pris en charge par mes confrères chinois, hôte d'honneur du congrès national de radiologie qui se tenait à ce moment-là. J'avais pour moi l'atout majeur d'avoir été l'un des grands administrateurs d'ICR'89 à Paris et d'être le délégué officiel de l'ISR. J'étais donc compétent pour parler l'organisation du congrès international de l'année suivante, donner mes opinions prospectives et formuler mes requêtes à savoir un International Course. Je rencontrai Anne Osborne avec qui je sympathisai immédiatement et réciproquement. En

toute candeur, elle avait cru que son rôle était de donner aux chinois la totalité du programme de cours de l'AFIP, ce que je ne contestais pas. Que je m'occupe de donner une place équivalente à un programme international pour des orateurs européens et latino-américains ne l'offusquait pas. Un consensus fut entériné lors d'un dîner duquel je me trouvai assis à la droite du ministre de la Santé, le docteur Chang, qui parlait parfaitement le français, qu'il avait appris quand il fut nommé à la tête d'une délégation d'experts chinois auprès du gouvernement algérien après l'indépendance. C'était un petit homme fluët, comme s'il avait été conducteur de pousse-pousse toute sa vie, vêtu à l'occidentale avec une chemise à col ouvert.

Durant ce séjour de rêve mais bref, je fus guidé par des radiologues de Dai dans Pékin alias Beijing. Avec Julian He et sa femme, je passai un long moment sur la Grande Muraille qui me procura le même sentiment d'immensité métaphysique que celui que m'avait inspiré le temple de Delphes, les ruines de Volubilis et le Mur des lamentations. Dai se révéla être un homme de grande qualité, notamment quand il me parla de la dureté de la vie des paysans. Il aurait voulu me faire visiter la campagne loin de Pékin, mais je n'avais pas le temps. Je pris le vol Air France pour Paris dans le même état de béatitude émue que Tintin dans le « *Lotus bleu* ». Après la Corée et le Japon, j'étais conquis par la Chine, contrée à laquelle j'avais pensé ne jamais pouvoir m'appriivoiser.

#### 9.2.4. TOUR DU MONDE, ETE 1995.

##### 9.2.4.1 BEIJING, RP DE CHINE, AFSUMB'95.

En août, Hélène le Guern et moi commençâmes un tour du monde par une escale à Beijing. Je présentai une Communication au congrès de l'AFSUMB et co-présidai une séance avec une charmante cardiologue de Nankin. Celle-ci m'offrit une cravate en soie multicolore qu'elle avait fait décorer spécialement pour moi, en évitant soigneusement d'y avoir mis du blanc, couleur de la mort en Chine. J'en profitai pour revoir Dai Jin Ping pour m'assurer que tout allait bien se passer l'heure du ICR 96. Je l'assurai qu'il y aurait eu large participation des radiologues français. Je montrai à Hélène tout ce que j'avais vu lors de ma première visite.

##### 9.2.4.2. HONOLULU, XAIKIKI BEACH, IMAC'95.

La seconde étape était à Honolulu, Waikiki Beach, Hawaï, pour le symposium iMac 95. Le présent est pour la première fois mon plan d'enseignement par satellite, tel qu'il avait été réalisé lors de son 95. J'obtins le succès espéré et me fis de nouveaux amis, notamment le Dr Lemke avec qui je coopérerai durant plusieurs années sur le sujet de la télémédecine. J'éviterai cette fois-ci de me brûler au soleil. Je guidai Hélène pour lui faire découvrir les beautés de l'île de Oahu mais nous ne pûmes survoler les volcans de l'île voisine.

##### 9.2.4.3. SAN DIEGO & NEW YORK, USA..

La troisième étape était à San Diego. Durant ce voyage qui ressemblait à une sorte de voyage de noces, je voulais qu'elle connaisse ma base arrière de ma carrière américaine. Nous déjeunâmes avec Elliott et Phyllis Lasser,

ravie de rencontrer une Française anglophone. Malgré ce voyage passionnant, je ne parviendrai pas à divorcer de mon épouse pour l'épouser. Pourtant notre affection était devenue amour et nous aurions pu sinon dû terminer nos existences ensemble. Je la respectais infiniment mais je n'ai jamais su vivre harmonieusement des doubles vies. Hélène rentra directement à Paris cependant que je volai vers New York où j'étais invité par Claudia Henschke qui avait animé notre programme de téléradiologie à SFAUM'59 et avec qui je devais présider une session sur notre expérience lors du prochain RSNA à Chicago. Je descendis au Sofitel et je me souviens avoir arpenté Manhattan à pied pour me rendre chez Joshua Becker à travers Central Park. Quasiment un quart de marathon !

### 9.2.5 TOUR DU MONDE, AUTOMNE 1995.

Je clôturai l'année 1995 par un nouveau tour du monde dans le sens des aiguilles d'une montre. Je commençai par une escale à Hong Kong où j'étais invité à célébrer le centenaire de la découverte des rayons X par Roentgen. La cérémonie fut passionnante. Elle consacrait l'insertion du Hong Kong College of Radiology dans l'ISR, sans aucun obstacle dressé par la Chinese Radiological Society. Mieux que l'ONU, l'ISR abritait en son sein Chinois, Hong Kongais et Taïwanais, j'en étais le garant par ma présence ubiquitaire. Je descendis ensuite vers Melbourne pour parler de l'imagerie parathyroïdienne. Après une courte rencontre avec Geoff Benness, je pris le vol pour Hamilton Island et de là gagnai le village du Club Med, à Lindeman Island où je passai trois semaines de rêve à golfer, karaoker et tirer à l'arc. Tout bronzé et chaudement habillé, je me retrouvai à Chicago pour cette session du RSNA qui était une grande première, elle aussi. Entre temps, j'étais entré à Promedus, une association gouvernée par Eurospace pour

travailler sur les activités de télémédecine.

### 9.3. 1996, ANNUS DUPLEX

#### 9.3.1. HO CHI MINH VILLE, VIETNAM, CUF, JANVIER 1996.

Je commençai l'année 1996 par un visiting professorship à Ho Chi Minh Ville alias Saïgon. Il s'agissait d'un cours d'imagerie de l'appareil génito-urinaire dont Hélène le Guern assurait la partie gynécologique. Je voulais connaître cet aperçu du Vietnam qui avait bercé mon enfance. Je fus ahuri par l'infamale circulation à bicyclette et l'habileté des cyclistes. Je souffrais avec le conducteur de cyclo-pousse qui avait à véhiculer notre couple dont le poids total équivalait à 150 kilogrammes. La seule excursion nous fit connaître le cap Saint-Jacques à la plage principale bondée le dimanche. L'un des étudiants voulait aller en France. Pensant que j'en avais le pouvoir, il la joua à la Russe, en essayant de me souler au Johnny Walker et au luoi moi alias choum. À la terrasse de l'hôtel Continental, j'aperçus l'actrice Véronique Jannot qui avait le teint terreux des malades du tube digestif, si courant en Asie, quand l'on oublie le risque dysentérique d'ajouter des glaçons dans son coca, whisky compris.

#### 9.3.2. PARIS , NECKER. PRINTEMPS 1996

En 2003 je fus candidat à une promotion. Je reproduis ici la page 18 de la monographie rituelle.

*«Nous ne considérons pas cette monographie comme purement destinée à justifier un avancement à la classe exceptionnelle. Elle est la vectrice d'un projet d'un projet dont la maturité est certaine mais l'accomplissement aléatoire*

*dans le cadre de la stricte observance de la politique de la santé telle qu'elle est appliquée à l'hôpital universitaire et à l'AP-HP.*

*« En mars 1996, nous avons invité plusieurs personnalités de grande renommée à une réunion tenue à Necker, en présence de Jean-Pierre Grünfeld, président du CCM, pour définir une politique applicable au développement de l'imagerie sur le Sud-Ouest Parisien. Y participèrent entre autres Alexander Margulis, Heinz Lemke, François Tranquart, Betsey Blakeslee et le General Xenakis. Notre propos était de définir dans quelles conditions la recherche pourrait s'inscrire dans un programme dont la radiologie est trop souvent absente [...]*

*« Le monde est affecté d'une crise grave qui démotive les jeunes gens pour s'engager dans la recherche qu'elle soit clinique ou fondamentale. Notre école de radiologie vit pour participer au sauvetage de l'esprit de recherche, associé à une grande exigence de qualité clinique et à la participation à l'enseignement. De fortes personnalités ont été recrutées ces quinze dernières années pour valoriser un outil exemplaire dans sa construction et son travail. Elles auraient dû être mieux traitées, c'est-à-dire considérées comme de vrais investissements.*

*« Le pronostic est à la concentration des moyens de très gros centres universitaires, très ouverts à la fois à la médecine de soin et aux formules de partenariat avec des organismes gouvernementaux ou privés, industriels ou culturels. Le rachat de l'Université de Californie à San Francisco par Stanford University en 1997 en est un exemple. Nous pensons que la AP-HP et l'Université française ne sont qu'à la traîne d'un mouvement inéluctablement en faveur d'un processus de ce genre, sauf à imaginer des scénarii catastrophes qu'un trésorier international ne peut méconnaître mais ne voudrait pas voir survenir. [...]*

*« Alors que nous nous sommes investis depuis notre plus jeune âge dans la défense de l'illustration de la médecine, alors que nous avons été le vivant exemple d'une réussite pionnière de concentration-fusion effectuée sans drame et avec un immense profit, nous voyons avec consternation la destruction gratuite d'un projet [le contrat d'objectifs], d'une équipe, d'un ensemble médico-chirurgical, au nom d'une politique que nous désapprouvons dans son fond comme dans sa forme. Une société, une institution qui ne donnent pas à Philippe Melki l'outil et la situation qu'il mérite, à un Mourad Souissi le poste de « capitaine » que tous réclamaient pour la gestion quotidienne intelligente de la routine, à un Jean-Michel Corréas une structure de travail performante capable de lui faire exprimer son talent, qui méprisent les étrangers, qui « sucent » les postes d'internes et de chefs de clinique au nom de raisonnements économiques mal digérés, bloquent l'attribution d'autorisation d'équipements lourds, ne rendent pas service à la nation française et desservent leur propre ambition politique récemment exprimée par le ministre Claude Allègre.*

*« Incapable de parler à son équipe un langage franc et sincère quand il sait que son opportunisme ne serait que trahison des idées et des hommes, le chef de service sexagénaire, le chef d'école chenu, refuse de cautionner. Il proteste avec les moyens que lui donne la loi de 1981. Si la fonction n'est qu'un simple moyen de confort, une quête de pouvoir et d'honneurs stériles, il serait méprisable de s'y rallier. Le grade de professeur d'université est celui de la liberté dans le respect d'un environnement démocratique humaniste éclairé. Nous restons dans l'Université mais nous rentrons dans le rang [hospitalier] pour laisser à d'autres le soin de préparer l'avenir. Ce qui n'est pas un abandon de poste devient alors un symbole de protestation et d'espérance par la*

*transmission d'un relais à un autre que nous nous apprêtons à servir avec la plus grande loyauté. [...]*

### 9.3.3. BEIJING, CHINE POPULAIRE,

Je retournai à Beijing en juin pour ICR'96. Ce fut grandiose bien que fut un congrès relativement intime. Le grand amphithéâtre était bondé pour écouter les orateurs de l'AFIP. Les auditeurs étaient concentrés sur les sujets traités par des orateurs de haute volée. Je découvrais le visage de l'extrême Chine, celle qui veut apprendre et savoir à tout prix. Le cours international anglophone que je présidais était donné dans un amphithéâtre de taille réduite. Il y avait une traduction simultanée en chinois. Je parlai de la télémédecine. La grande inquiétude de Dai portait sur la façon dont l'on traiterait de l'imagerie pelvienne et plus particulièrement celle de la femme. La Chine vivait toujours sur le dogme de l'enfant unique par couple ; il en résultait un bouleversement du sex ratio au détriment des filles, au point que l'on commençait à parler d'un besoin de polyandrie ; l'échographie pelvienne « aux pieds nus » voyageait jusqu'au fond des campagnes pour faire le diagnostic des organes génitaux des fœtus ; l'avortement était la sanction dès lors que l'échographiste ne voyait pas les bourses d'un petit garçon. Soit les orateurs furent suffisamment circonspects, soit les interprètes ne traduisirent pas les arguments séditieux ; toujours est-il qu'il n'y eut aucun incident. Je fus honoré pendant le dîner de gala par la télévision et par la présence à mes côtés d'une charmante demoiselle dont le prénom était bing-bing soit double flocon de neige ; elle avait le dents jaunes comme si elle avait été intoxiquée au chloramphénicol dans la petite enfance ; cette couleur, signe de puissance avec le rouge pour les chinois, était un atout de séduction supplémentaire pour une fille du Ciel. La délégation

française était l'une des plus nombreuses. Nous allâmes dîner dans un restaurant où, pour la première et dernière fois de ma vie, je mangeai du serpent, un animal à la saveur d'anguille. Une autre fois ce fut un « double-fried » canard à la setchwanaise, à l'opposé du canard laqué à la pékinoise. Dai avait réussi son Congrès. Il deviendra le responsable du service de Santé des JOs de Pékin. Il recevra la Médaille du Centre Antoine Bécélère une quinzaine d'années plus tard.

#### 9.3.4. PERITONITE PAR PERFORATION, OCTOBRE 1996.

Je passai mes vacances d'été en Bretagne à explorer le Finistère de long en large et de haut en bas. J'aurais dû être en pleine forme à la rentrée si je n'avais contracté une dysenterie rapidement contrôlée. Sortant d'une réunion houleuse dans le II<sup>e</sup> arrondissement, je décidai de rentrer à Necker à pied en passant par le forum des Halles. Je ressentis une petite douleur de ballon crevé dans mon ventre au moment de traverser la Seine. Deux jours plus tard, je présentais un tableau de péritonite aiguë. Pressentant une perforation de diverticule colique, je me fis faire un scanner abdominal qui confirma le diagnostic ; admis en urgence à Saint Antoine, je me fis opérer par le professeur Parc que je considérais comme l'as des as dans la discipline de la chirurgie digestive à Paris. Nous nous connaissions bien depuis le début de nos études de médecine à Rennes. Alors qu'il était jeune externe, je l'avais vu réussir brillamment une bronchographie lipiodolée chez un malade difficile et je lui avais prédit un avenir glorieux. Nous avons été nommés à l'Internat des Hôpitaux de Paris la même année. Nous avons eu l'occasion de travailler ensemble dans plusieurs hôpitaux et j'étais devenu son médecin correspondant durant quatre semestres. J'avais une telle confiance en lui que je refusai

le principe d'une morphinothérapie à visée antalgique post-opératoire. Je ne tins que quelques heures et réclamai instamment la précieuse perfusion intraveineuse lente. Contrairement à ce que je redoutais, à l'arrêt au bout de quelques jours de ce traitement salvateur, je n'éprouvai aucune frustration génératrice d'abus de drogues opiacées. Je me sentais tellement bien que je commis l'imprudence de reprendre trop vite mes activités professionnelles.

### 9.3.5. BUDAPEST, HONGRIE, EUROSON'95.

C'est en convalescent épuisé que je dus faire face à la dernière épreuve qui aurait dû être une partie de plaisir. Depuis trois ans, le Président Sturla Ekneis et moi qui faisais fonction de trésorier soutenions à bout de bras le chairman du Congrès de l'European Federation of Ultrasound (EFSUMB) qui avait lieu à Budapest au milieu de l'automne 1996. Trois ans plus alors que l'Europe de l'Ouest était en pleine crise économique induite par la guerre du Golfe, les Hongrois avaient cru qu'organiser le premier congrès d'ultrasons dans leur pays leur draineraient des hordes de praticiens à l'âme de touristes avides de découvrir un monde nouveau. Nous nous étions rencontrés à Salzbourg et j'avais essayé de le dissuader de se faire trop d'illusions. Pendant trois ans, nous avons Sturla et moi aidé le chairman Harmat à faire un programme scientifique et une exposition technique digne de ce nom. Je fus récompensé par un cadeau original : une statuette de pélican, symbole animal de la goinfrerie, édité spécialement pour moi. Il est vrai que je pesais un quintal à ce moment-là de ma vie.



## **10. 1997-1998, DE CHARYBDE EN SCYLLA.**

### **10.1. 1997, ANNUS DEFETISCENTIAE**

J'étais tellement las au retour des fêtes de fin d'année que j'ai demandé à Frédérique Kuttenn de m'hospitaliser dans son service d'endocrinologie. Pendant le mois de janvier 1997 et avec la bénédiction de l'administration, je fis l'aller et retour entre ces deux places espacées d'une centaine de mètres. J'aurais aimé que cela durât plus longtemps mais ma réputation risquait d'en pâtir. J'avais à présider et organiser le congrès de la SFAUMB avec le gynécologue-obstétricien de Nantes, Georges Boog. Le programme était bon mais pas aussi spectaculaire que SFAUMB'95. Je fus très fier de donner un statut de membre honoraire à deux Japonais et un Coréen avant de quitter la présidence de la SFAUMB comme j'avais quitté la Présidence de l'ESUR un an plus tôt. Ma seule responsabilité n'était plus que celle de Trésorier de l'ISR.

#### **10.1.1. PARIS, NECKER, EL ECTIONS.**

Au printemps le directeur du Groupe Hospitalier convoqua les leaders du Conseil Consultatif Médical dont je faisais partie en tant que représentant des services d'imagerie médicale pour enfin trancher un conflit qui opposait stérilement Necker et les Enfants Malades depuis une décennie. Jean-Pierre Grünfeld était hostile à l'implantation d'une maternité qui serait implantée dans le Palais du Rein. Ce projet était voulu par Claude Griscelli qui était le thuriféraire de l'Hôpital

Mère-Enfant dont la réalisation serait la mort de l'hôpital Necker-Palais du Rein. Ma philosophie était que le conflit avait trop duré et qu'il fallait y mettre fin parce qu'un hôpital est fait pour soigner les malades et non pas d'opposer les pouvoirs des uns aux autres. Moi, je voulais un service de gynécologie-obstétrique qui s'allie au service de gynécologie médicale et d'endocrinologie de Frédérique Kuttenn, laquelle était aussi membre du Cecos et spécialiste des maladies de la reproduction. Ainsi, le groupe hospitalier serait l'hôpital « Père-Mère-Enfant » dont j'étais convaincu que, premier au monde en son genre, il deviendrait le modèle adapté à la partie sanitaire et sociale de l'anthropologie du XXIème siècle. Dès qu'il comprit que ma résolution était inébranlable, Jean-Pierre Grünfeld démissionna sur le champ de son poste de président du CCM et je perdis son soutien. J'assurai une fonction de président par intérim. Au retour des vacances, je me portai candidat à la présidence en envoyant une lettre circulaire où je détaillais mon projet. Je fis un discours que je sais avoir été solide et brillant à la fois. Mon challenger de dernière minute fit un discours d'une lamentable médiocrité. Il gagna haut la main avec 90% des votants. L'hôpital Necker ne serait plus les Enfants-Malades et serait bêtement un Hôpital Mère-Enfants.

#### 10.1.2. PERIPLE PANAMERICAIN, SAN FRANCISCO, PALO ALTO, BUENOS AIRES

En août je partis pour un long périple américain. J'arrivai à San Francisco pour un symposium organisé par Bruce Hillman et Alexander Margulis sur les résultats en radiologie (Outcomes in radiology) sous les auspices de l'Outreach Foundation. Je m'intéressai peu au contenu des présentations. Ce fut surtout l'occasion de rencontrer nombre de mes amis de par le monde, Dai et Tan

notamment. Puis, je passai une bonne semaine chez mes amis Mazzara à Palo Alto à me reposer et à visiter et la ville et l'University of California at Berkeley. J'avais loué une Ford Mustang pour descendre à Los Angeles Airport et arriver juste à temps pour prendre le vol Aerolineas Argentinas en direction de Buenos Aires via Lima. J'y retrouvai Hélène le Guern et un collègue tunisien, Hassen Gharbi. Je n'avais pas franchi l'entrée dans l'hôtel où avait lieu le congrès mondial de la WFUMB, qu'ils me posèrent la question « *Sais-tu que Lady D est morte cette nuit ?* ». Oui, je l'avais appris à Lima mais je fus étonné par l'atterrissage d'une communauté scientifique plus habituée à se battre qu'à pleurer sur le sort d'une malheureuse femme décédée à Paris d'un accident de voiture suspect. Buenos Aires était en deuil elle aussi.

## 10.2. 1998. ANNUS DOLOROSUS

### 10.2.1. PARIS TELEMEDECINE, 1998.

Ce sera l'année où je devrai décider si oui ou non je serai candidat à la reconduction d'un dernier quinquennat à la chefferie de service. Le doute s'insinuait en moi tant l'agonie de Necker devenait une tragique évidence. Tant devenait évidente l'issue fatale vers laquelle je devrai conduire mon service alors que je devrai faire face à deux impérialismes naturels : la radiologie pédiatrique et celle de l'hôpital Georges Pompidou voulaient tout manger et le doyen constamment m'avouait son impuissance à nommer Philippe Melki. Dix ans après que j'eus fondé à l'AP-HP le contrat d'objectifs et l'avait conduit au plus haut des performances malgré le délétère budget global de Rocard, l'absence de cadre budgétaire annihilait toute chance de promouvoir mes meilleurs élèves, notamment Jean-Michel Corrèas. Comment m'y prendre pour que je reste positif ?

En attendant il fallait que je gère les affaires courantes. Le projet de chaire UniTwin pour développer la télééducation avait échoué. Construite avec l'aide de Georges Haddad, ancien recteur de la Sorbonne et alors directeur de l'éducation de l'Unesco, elle devait être promue sous l'égide de l'université Paris V René Descartes. Celle-ci, sans me prévenir comme de bien entendu, me déposséda de ce projet pour l'exploiter à son propre compte. Les voleurs furent punis car ils échouèrent à monter un projet économiquement viable. Je l'appris de la bouche même du président de Paris V qui était un juriste, pâle figure face au très dominant pouvoir médical principalement à la solde du RPR. Cela était d'autant plus décevant que, internationalement mes affaires prospéraient avec des interventions à Izmir en Turquie (Masu'98), à Turin en Italie (IAF'98), à San José de Costa-Rica (Euro-Ameritel'97), à Amsterdam en Hollande (ITIS'98), à Buenos Aires en Argentine (WFUMB'97) et enfin à Paris à l'Unesco.

## 10.2.2. PERIPLE NORD AMERICAIN

### 10.2.2.1. BERMUDES, UK, et SEATTLE, USA.

Il était venu à mes oreilles un bruit selon lequel un expert canadien de grande envergure émettait des doutes sur la valeur scientifique de Jean-Michel Corréas qui avait effectué un semestre dans son laboratoire. Je décidai de m'en rendre compte par moi-même. Mon voyage commença par une escale prolongée à Londres sur la route des Bermudes où je parlai à la fin du meeting de la SUR sur le doppler rénal. De là je me rendis à Seattle puis à Bothell pour faire le point de nos relations avec la firme ATL. Le samedi je ne me sentais pas bien avec une fébricule et une otalgie. Il m'était impossible d'acheter par moi-même des antibiotiques. Mon collègue de Seattle appela un drugstore

et me permit d'acheter les précieuses pilules. Le dimanche je louai une Volvo pour visiter une forêt proche de la frontière canadienne. Arbres gigantesques et pauvreté de la campagne forestière m'étonnèrent par leur contraste. Le lendemain, à l'évidence, mon otite empirait.

#### 10.2.2.2. TORONTO. CANADA, LABORATOIRE DE PETER BURNS

Je pris le vol de Toronto et eus le temps de visiter l'impressionnant laboratoire universitaire de Peter Burns. Je lui demandai un entretien confidentiel. J'allai droit au but : *« J'ai entendu des bruits selon lequel vous penseriez que Jean-Michel Corrèas n'a pas d'envergure scientifique. Or je me bats pour le faire titulariser comme Associate Professor à l'Université Paris Descartes. Si ce que vous allez me dire est vrai, j'abandonnerai la procédure ; si c'est faux, merci de me le dire immédiatement car, sinon, votre réputation en souffrira gravement. »* Comme je l'espérais, il m'apporta la certitude que Jean-Michel était bien l'homme de qualité que j'avais toujours pressenti. Le soir même je dînai chez lui. Il me fit découvrir la saveur incomparable du Lagavulin, cependant que je devenais sourd de l'oreille droite. Alors que je dégustais le saumon qu'il avait pêché pour moi dans le lac Ontario, je priai son épouse d'accepter mes excuses car je souffrais tellement que je voulais aller à l'hôpital pour m'y faire soigner d'urgence. Or, son voisin était ORL. Ce dernier m'amena à son cabinet et me fit la paracentèse qui s'imposait et me soulagea sur le champ. Pendant le retour vers Paris, je fis la relation entre cette otite suppurée et des infections récidivantes des doigts de la main qui m'affectait depuis ma péritonite. Je devais être diabétique de type B acquis du fait de mon obésité. Ce diagnostic fut affirmé dès le lendemain et le traitement entrepris à base de diète hypocalorique et de metformine.

### 10.2.3. PSYCHODRAME NECKERIEN ? #1

Je convoquai mes cinq assistants un samedi matin pour les sonder sur leurs réactions face à l'hypothèse d'un refus de demander mon renouvellement de chefferie de service. Olivier Hélénon était retenu ailleurs et ne se déplaça pas, ce qui démontrait son immaturité. J'ai retenu de ce débat la certitude que j'étais toujours le patron. Joël Chabrais en bon marin n'entendait pas que l'on changeât de capitaine pendant la tempête. Nul n'était désireux d'avoir Hélénon comme chef de service. Dans un deuxième temps, je décidai de convoquer chaque membre des personnels médicaux et paramédicaux du service pour un colloque singulier. Tous vivaient sans comprendre pourquoi je me triturais le cerveau à l'évocation de l'avenir du service. Ils et elles étaient heureux. Nul ne voulait être calife à la place du calife. Aucun n'avait la capacité un avenir moins glorieux à cinq ans. Dans un troisième temps et à la fin du printemps, je demandai à mon collègue et ami Henri Nahum d'auditer mon service. Je le mis dans les mains de ma secrétaire, lui abandonnai mon bureau et n'affectai en rien dans le déroulement de sa procédure. Ne me revinrent que des éloges à l'exception d'une critique, je n'étais pas assez présent et je voyageais trop. Rien dans cet audit n'incitait à ce que je revienne sur ma décision éventuelle de renoncement. Nahum, lui-même, ne me le recommandait pas. La directrice du personnel médical ferait tout son possible pour que j'y renonce.

### 10.2.4. NEW DELHI, INDE, ICR'97.

Avant-dernier ICR que j'effectuai en cette année-là, ICR'98 se tenait enfin à New Delhi à la cinquième tentative de Sundersham Aggarwal que j'avais soutenu à mort après

le succès d'ICR'96 à Beijing. Pour la première fois, mes performances d'orateur furent relativement médiocres, soit parce que je parlais à la place de deux échographistes français qui n'avaient pu se déplacer sur les sujets desquels je n'avais pas l'expertise, soit parce que moi-même je perdais le feu sacré. Mon dernier ICR sera celui de Buenos Aires en 2000 où je parlerai de l'imagerie fonctionnelle ultrasonore et où je conclurai sur un bilan financier positif à l'expiration de mes fonctions de trésorier. J'y serai honoré de la Bécclère Medal et dînerai pour la dernière fois à la Pizzeria de los Imortales.

#### 10.2.6. PSYCHODRAME NECKERIEN #2

Au retour du congrès de l'AFSUMB qui avait eu lieu à Taipeh, j'étais décidé à renouveler mon quinquennat. J'avais demandé un interne supplémentaire. Philippe Grenier qui coordonnait le DES d'Imagerie médicale, m'avait répondu « Hum ! Estime toi heureux que je ne t'en reprenne pas un ! » J'étais stupéfait alors que les internes étaient tous jeunes et apprenaient très bien ; contrairement aux vieux internes, ils et elles acceptaient de faire de la recherche et l'on pouvait les suivre pendant trois ou quatre ans. Certains mais, c'était la minorité, pouvaient espérer un poste de chef de clinique. Ce fut le cas des internes qui s'orientaient vers l'imagerie de la femme. Or le sinistre professeur qui venait de succéder à Grenier, me téléphona pour me signifier qu'il m'avait « sucré » un poste d'interne. Sur le champ, je rendis chez la Directrice des affaires médicales, atterrée, pour lui dire qu'elle ne recevrait pas mon dossier de renouvellement. Je me rendis à Beaujon pour exposer à Nahum mon rejet définitif du système. Son bureau était proche du président du syndicat des électroradiologistes des hôpitaux de Paris. Il ne put me convaincre de renoncer à lui apprendre ma décision.

Il s'attribua l'intérim et se comportera comme un goujat; le personnel le prendra très vite en aversion. En fait, mes ennemis qui s'en réjouirent gagnèrent une victoire à la Pyrrhus. Les médecins des hôpitaux universitaires sont des salariés de l'Université. En revenant dans le rôle d'assistant, je ne libérais pas le poste. De ce fait j'ai sauvé mon service de la fermeture. Hélénon mit trois ans à se faire titulariser sur place et six ans pour nommer Jean-Michel Corréas. L'administration était furieuse car elle espérait faire du non-renouvellement une punition pour le médecin alors que je lui jouais la manœuvre de la perdante sur une perdante. Le président, en titularisant Elisabeth Atlan à Corentin Celton, faisait une bonne mais me coupait d'une solution qui m'aurait arrangé. J'essayerai de muter sur l'hôpital de Carhaix, sans succès car le doyen refusa de me laisser partir avec ma maîtrise. Je commis une erreur. Je me laissai embarquer dans une historiette d'amour et me couvrit d'une certaine forme de honte car j'avais un plan précis de ce que je pourrais faire dans le Finistère. Je ne pardonnerai jamais à mes pairs de m'avoir refusé la classe exceptionnelle; s'ils l'avaient fait, j'aurais sans doute, non pas démissionné car, comme le disais Pagnol, « l'on ne démissionne pas de l'Instruction publique, l'on se met en disponibilité sine die ». La directrice de l'hôpital fut déçue. Je resterai Professeur-assistant à Necker et mon poste universitaire échouera à Jean-Michel Corréas en 2006. Je me reconvertis dans le journaliste en collaborant gratuitement dans le journalisme médical.

## 11. APPENDIX : ULCERE CEREBRAL

*ULCERE CEREBRAL QUI RONGE MES NEURONES*

*Tu es mon compagnon depuis quelques trente ans  
Irritant dans les creux excitant dans les bosses,  
Je te hais constamment et je t'aime pourtant*

*Cratère rouge et propre au sortir de l'enfance  
Bourgeonnant, sulfureux durant l'adolescence  
Maintenant dépoli mais profond grisonnant  
Tu te creuses en douceur, tu t'indures sans brûler*

*Tu rétrécis aussi Je sens que tu me quittes  
Est-ce la mort enfin, qui vient me soulager  
Ou la vie qui s'annonce sans douleurs et sans peine  
Celle que tout petit, je savais inventer ?*

*Ulcère cérébral, qui ronge mes neurones  
Irritant, excitant, depuis quelques trente ans.  
Tu es mon compagnon. Je te hais constamment  
Tu me tues, tu me brises et je t'aime pourtant  
Je n'ai senti tes coups que quand j'ai eu vingt ans  
Cratère rouge et propre au sortir de l'enfance  
Bourgeonnant sulfureux durant l'adolescence  
Maintenant dépoli, induré, grisonnant.*

*Ulcère je te hais. Pourtant je te vénère  
Poison invertébré, insidieux, infiltrant  
Aveuglement brutal, perfide anesthésiant  
Je me suis labouré pour te donner l'aumône  
Nous avons tous les deux vécus tant de misères  
Que je ne sais plus qui maintenait l'autre en vie*

*Tu rétrécis, mincit, je sens que tu me quittes  
Tu caresses en brûlant, tu baises en dévorant  
Tu me rends au plaisir quand je ne sais plus jouir.*

*Ulcère cérébral qui ronge mes neurones  
Nous avons labouré pour nous faire l'aumône.  
Caressant en brûlant, baisant en dévorant  
Nous sommes compagnons depuis bientôt trente ans.  
Cratère rouge et propre au sortir de l'urgence  
Bourgeonnant sulfureux durant l'adolescence.  
Ulcère je te hais. Pourtant je te vénère  
Nous avons tous les deux vécu tant de misères.  
Poison invertébré, insidieux, infiltrant  
Aveuglement brutal perfide anesthésiant  
Je t'ai cherché souvent, tu m'as trouvé toujours  
Délectable terreur, insupportable amour.  
Maintenant dépoli, induré grisonnant  
Cicatrice fossile, carburant impuissant  
Je sens que tu me quittes et que tu vas mourir  
Me rendant aux plaisirs dont je ne sais plus jouir.*

Ce poème a été écrit le 31 décembre 1998!